

JEUNE ÉPOUSE ET PROSTITUÉE – LA VILLE DANS L’APOCALYPSE DE SAINT JEAN

Le christianisme des origines est caractérisé par une tension qui saute aux yeux: Jésus, originaire de la petite bourgade de Nazareth, se fait connaître avant tout dans les villages au bord du lac de Genezareth, alors qu’il évite les villes de Galilée. Au contraire, les premières communautés de chrétiens se constituent dans les villes, comme nous le relatent explicitement les Actes des Apôtres. Ainsi n’attachera-t-on jamais trop de prix au contexte socio-culturel des villes antiques dans l’Empire romain pour étudier la «période des fondateurs» du christianisme. Ce contexte a une signification très importante pour la compréhension des textes du Nouveau Testament. La contribution suivante voudrait en suivre la trace au cours de différentes étapes: nous voudrions tout d’abord esquisser brièvement quelle place on attache vraiment au discours sur la «ville» dans le Nouveau Testament, avant d’analyser de manière plus détaillée un texte consacré à la ville de manière toute particulière: l’Apocalypse de saint Jean. Avec la mise en contraste de deux villes, «Babylone la Prostituée» et «Jérusalem la jeune épouse», ce texte ne nous présente pas seulement le panorama de deux villes, impossible à confondre avec un autre, mais il possède aussi une place très particulière dans l’Écriture en tant que dernière pierre apportée au canon biblique, d’où sortiront aussi de nouveaux contextes de sens.

1. Les faubourgs dans le Nouveau Testament

Celui qui, dans son parcours à travers les villes du Nouveau Testament, se laisse déjà simplement guider par les données statistiques des mots utilisés peut rapidement rassembler quelques remarques intéressantes. Le mot grec «Polis» est en général una-

niment employé quand on veut décrire une ville quelle qu'elle soit, sans qu'y jouent pour autant un rôle particulier les caractéristiques sociales et politiques des villes-États de la Grèce ancienne, (poleis) auxquelles se réfère notre conception de la politique.

Dans les Évangiles, tout comme dans les Actes des Apôtres ou les Épîtres catholiques, la ville est considérée comme une réalité plus ou moins évidente, mais nulle part soumise à une véritable réflexion. Cependant, les Évangiles contiennent des différences caractéristiques à ce sujet: chez Marc et Jean, on trouve à peine une dizaine de passages où une polis soit évoquée, tandis qu'on en trouve vingt chez Matthieu et quarante chez Luc, celui qui s'intéresse le plus à ce qui concerne la société, et quarante aussi dans les Actes de Apôtres¹. Ces évocations augmentent de Marc (et Jean) à Luc, et l'on observe que l'entrée «ville» ne se trouve que dans des passages narratifs et quasiment pas dans les paroles de Jésus, ce qui fait penser que le christianisme s'est développé de plus en plus dans des contextes urbains. Jésus, au contraire, avait évité les villes de sa région (comme Tibérias et Sepphoris) et sa visite dans la ville de Jérusalem, la Ville sainte, s'est terminée par sa crucifixion: on peut voir dans ce fait une cause importante de la relation tendue entre le christianisme et la société urbaine².

Dans les Épîtres aussi, la réalité des villes est présumée, mais, remarquablement peu citée de manière explicite. C'est le cas surtout chez Paul, qui partait en mission dans les villes en sachant pourquoi et écrivait ses Épîtres à des communautés de citoyens. Il traite ainsi très souvent de sujets en rapport avec la vie dans les cités antiques, comme dans 1 Corinthiens 10, à propos de la consommation de viande sacrifiée aux idoles, mais la pratique de

¹ Luc faire preuve d'une grande générosité pour donner aux lieux le nom de «ville». Non seulement Jérusalem, Athènes, et Éphèse acquièrent ce titre, mais aussi des bourgades bien plus petites comme Nazareth, Naïm ou Bethléem. La raison en est évidente: Luc accorde du prix au fait que l'apparition de Jésus et de ses disciples n'ait pas lieu «dans un coin perdu» (Actes des Apôtres 26,26), mais dans les villes de l'Empire.

² Dans la version de Marc, la distance prise par rapport à la ville est particulièrement accentuée. «Le seul séjour sûrement renseigné de Jésus dans une ville lui a coûté la vie. [...] Dans la seule nuit où Jésus reste dans la ville, il est arrêté.» Martin Ebner, *Die Stadt als Lebensraum der ersten Christen. Das Urchristentum in seiner Umwelt I*, 2012, Göttingen, p.16 sv.

la mission urbaine en tant que telle ne joue aucun rôle dans ses Épîtres – la référence à la «polis» n’y apparaît quasiment jamais. Il mentionne seulement le nom d’Erastos le trésorier municipal à la fin de l’Épître aux Romains (Romains 16,23), et évoque dans la seconde Épître aux Romains les dangers auxquels il fut exposé «en ville comme au désert» (2 Corinthiens, 11,23), ainsi que sa fuite de Damas, «la ville des Damascènes» (2 Corinthiens 11,32). Dans une de ses lettres pastorales, son disciple Tite doit établir des Anciens dans «chaque ville» de Crète (Tite 1,5), tandis que l’Épître de Jacques jette un regard critique sur la ville comme lieu de commerce et d’appât du gain (voir Jacques 4,13). Dans 2 Pierre 2,6 et Jude 7, est brièvement rappelé l’exemple de Sodome et Gomorrhe, qui doit servir d’avertissement. On peut ainsi jeter un éclairage rapide sur le fait que l’emploi métaphorique du motif de la ville – chargé positivement ou négativement selon le contexte – gagne en importance dans les dernières Épîtres du Nouveau Testament, bien qu’il ne se rencontre que rarement, comme évoqué ci-dessus, dans les paroles de Jésus (voir par exemple la parabole de la «ville sur la montagne» dans Matthieu 5,14). Pour finir, l’Épître aux Hébreux donne aussi une coloration particulière à la «ville», dont elle ne parle qu’au sens figuré. En jetant un regard en arrière sur l’histoire du salut, elle évoque Abraham, qui vivait sous la tente comme un étranger sur la terre de la promesse, dans l’attente de «la ville dont le constructeur et le créateur est Dieu lui-même» (Hébreux 11,10 voir aussi 11,16). Il devient clair, quelques versets plus loin, qu’il s’agit de la Jérusalem céleste, la ville du Dieu vivant (Hébreux 12,22), le but du chemin de sanctification de tous les croyants, car «la ville que nous avons ici-bas n’est pas définitive: nous recherchons la ville qui doit venir» (Hébreux 13,14). Cette représentation, qui trouve un certain parallèle chez Paul dans Galates 4,26, sera approfondie de manière particulièrement impressionnante dans l’Apocalypse de saint Jean.

2. Accroissement du rôle de la ville dans l’Apocalypse de Jean

On doit bien reconnaître que, jusqu’à présent, le butin est étonnamment maigre. Bien que la passion de Jésus, élément tout à fait central de sa vie, se déroule dans la ville de Jérusalem, bien que

Luc ait à cœur que son œuvre double se déploie le plus possible dans des contextes urbains, et que Paul fonde ses communautés dans des villes, cet index des lieux n'incite quasiment pas les auteurs du Nouveau Testament à une réflexion sur le phénomène de la ville.

L'Apocalypse de saint Jean s'introduit avec force dans cet espace vide.

Elle fait passer le thème de la ville de la périphérie au centre et reprend en particulier son potentiel symbolique et ses ambivalences. On trouve 27 fois le mot clef «ville» dans l'Apocalypse, texte plus court que celui de l'Évangile de Marc. Mais on voit combien ce motif fait intégralement partie de la logique du livre lorsqu'on en analyse la construction, ce que nous allons maintenant esquisser.

Déjà, ce qu'on appelle les «Épîtres» dans la première partie de l'Apocalypse de saint Jean s'adressent à sept villes de la province d'Asie: Ephèse, Smyrne, Pergame, Thyatire, Sarde, Philadelphie et Laodicée. Les premiers destinataires de cette Épître sont donc des chrétiens vivant dans des villes païennes, et les visions de Jean se déroulent dans un environnement urbain.

Dans la partie principale du livre, marquée par la succession bien connue des trois nombres sept: l'ouverture des sept sceaux (chapitres 5 et 6), la sonnerie des sept trompettes (chapitres 8 et 9), et le déversement des sept coupes de la colère de Dieu (chapitres 14 et 15), la ville ne joue à première vue aucun rôle. Dans le chapitre 11 (qui ressemble à un excursus) les courtes évocations de villes elles-mêmes posent plus de questions qu'elles n'apportent de réponses: le voyant apprend que les peuples païens «fouleront aux pieds la ville pendant quarante deux mois» (Apocalypse 11, 2). Suit un récit étrange concernant «deux témoins», qui sont tués puis déshonorés à cause de leur témoignage, et «leurs cadavres restent sur la place de la grande ville qu'on appelle au sens spirituel Sodome et l'Égypte, là où leur Seigneur aussi a été crucifié» (Apocalypse 11, 8).

Mais ils sont ramenés par Dieu à la vie et emmenés au ciel. Alors se produit un tremblement de terre: «le dixième de la ville s'écroula et, dans le tremblement de terre, sept mille personnes furent tuées» (11, 13).

On pourrait se demander si, aux trois endroits, il s'agit de la même ville – la solution la plus plausible serait une relation avec

Jérusalem, considérée comme la «ville sainte», et le lieu de la crucifixion de Jésus. Mais, à la lecture de ces courts extraits, on se rend déjà compte qu'ici aussi la ville acquiert un caractère symbolique et joue le rôle d'un exemple négatif, et pas seulement parce qu'on la surnomme «Sodome» (voir 2 Pierre, et Jude). Signalons encore deux autres évocations de villes, qui semblent isolées: l'une, dans Apocalypse 14,20, le jugement du tribunal selon lequel «on se mit à fouler hors de la ville, et de la cuve sortit du sang» (voir Joël 4, 2-12 et Zacharie 14,4) et l'autre dans Apocalypse 20,9 où il est noté que le dernier jour, des troupes ennemies encercleront la «ville bien-aimée.» (Voir aussi Zacharie 14,2; Ben Sira 24,11; ou le psaume 78, 68).

D'un point de vue global, ces évocations isolées sont bien peu cohérentes et ne se prêtent pas à une interprétation très précise. On a plutôt l'impression que le voyant observe la Jérusalem qui se présente à lui avec une certaine distance, mais qu'en référence aux traditions bibliques, il la considère comme une ville significative dans une perspective eschatologique.

Il est beaucoup plus facile de cerner le thème de la ville à partir de l'analyse des trois «groupes de septièmes» (les sceaux, les trompettes et les cuves de la colère), libres à première vue de toute évocation de la ville, et qui impriment leur marque sur la partie centrale du livre. Ils visent tous le même but. Les éléments accompagnant traditionnellement une théophanie, évoqués justement dans le début de la description du trône céleste au chapitre 4, sont répétés après chaque évocation du septième, en même temps que les motifs concernant le jugement (tremblement de terre, grêle etc.) augmentent progressivement et trouvent leur point culminant dans le jugement de colère prononcé contre «la grande ville de Babylone».

Apocalypse 4,5 (Description du trône de Dieu)

Et du trône sortent des éclairs, des fracas et des coups de tonnerre

Apocalypse 8,5 Le 7e sceau

Il y eut des coups de tonnerre, des fracas et un tremblement de terre

Apocalypse 11, 19 (Après la 7e trompette)

Il y eut des éclairs, des fracas, des coups de tonnerre, un tremblement de terre et une forte grêle

Apocalypse 16, 18-21

18 Et il y eut des éclairs, des fracas, des coups de tonnerre et un grand tremblement de terre. Depuis que l'homme est sur la terre, il n'y eut jamais de tremblement de terre aussi grand.

19 Et la grande ville se disloqua en trois parties, et les villes des nations tombèrent. Et Dieu se souvint de Babylone la Grande, pour lui donner à boire le vin de sa fureur, la coupe de sa colère.

20 Toutes les îles s'enfuirent, et les montagnes disparurent.

21 Des grêlons d'une masse énorme tombèrent sur les hommes.

Le jugement de «Babylone la Grande» et sa destruction apparaissent ainsi comme un élément central de l'Apocalypse. Comme le montre ce tableau, toutes les visions décrites depuis le chapitre 4 sont orientées vers cet événement final, et le voyant a encore besoin de trois chapitres pour parvenir à exprimer la fin de la «Grande» ville en termes adéquats (Apocalypse 17 1- 9).

Contrairement aux indications dispersées sur la ville aux chapitres 11, 14 et 20, dont l'interprétation est souvent débattue, on peut dire une quantité de choses sur «Babylone la grande»: les interprètes sont presque d'accord pour dire qu'avec ce chiffre, qui a bien sûr un caractère fortement métaphorique, c'est une ville concrète qui est visée: Rome, capitale de l'Empire, et avec elle, la domination de l'Imperium Romanum sur les provinces, force politique décisive pour Jean le voyant et les communautés auxquelles il s'adresse. Le nom de «Babylone» rassemble toutes les associations négatives liées de diverses manières à cette ville dans l'Ancien Testament et montre sans confusion possible que pour lui, tout ce qu'il y a de mauvais se concentre dans cette ville.

Ce mal culmine dans ces pratiques contre Dieu que manifestent le culte de l'empereur, mais aussi en général la culture urbaine de l'Empire romain; Jean interdit avec la plus grande fermeté à ses destinataires d'y participer. S'il y a un événement concret qu'il appelle de ses vœux, c'est bien la chute de Rome.

Cependant l'Apocalypse ne se termine pas avec le jugement de «Babylone». Après quelques visions du jugement dernier rédigées plus brièvement (voir Apocalypse 19,11-20,15), Jean pose auprès de Babylone une jumelle qui lui est dissemblable: la Nouvelle Jérusalem, qui descend du ciel, d'auprès de Dieu. Les chapitres 21 et 22 sont en grande partie consacrés à la description de cette ville. Avec elle se termine la vision principale du livre.

3. Babylone et Jérusalem

Il vaut le coup d'analyser plus précisément le face à face des deux villes, Babylone et de Jérusalem, qui marque les derniers chapitres de l'Apocalypse – car le langage imagé du voyant atteint ici de véritables sommets. La symbolisation de «Babylone la grande» qui, en tant que telle, possède déjà des qualités fortement métaphoriques se poursuit dans le chapitre 17. Elle apparaît maintenant comme une femme, comme une prostituée, ce qui correspond à sa symbolique négative³ Jean revient sur cette figure car il peut y développer de manière particulièrement frappante sa critique de la ville de Rome sous forme métaphorique. L'image de la prostituée exprime déjà dans l'Ancien Testament la séparation d'avec le Dieu d'Israël: la relation exclusive de Dieu avec son peuple, souvent exprimée par l'allégorie du mariage, est détruite à cause de la «débauche» et la «prostitution» (voir Jérémie 20,8; Osée 2,5; 3,1; 12,15...). Lorsque le voyant affine encore l'image et décrit cette femme assise sur un animal «écarlate, et qui était couvert de noms blasphématoires» (Apocalypse 17,4), on voit qu'en elle ne règne pas seulement l'immoralité humaine, mais que plus profondément les forces opposées au bien y sont à l'œuvre. Quelques chapitres

³ L'identification expresse de la femme à la ville se trouve dans Apocalypse 17, 18: «Et la femme que tu as vue, c'est la grande ville qui exerce la royauté sur les rois de la terre.»

auparavant, Jean a présenté «l'animal» comme la puissance ennemie de Dieu alliée à Satan (Voir Apocalypse 13).

Dans le chapitre 18, le motif de Babylone la prostituée se déploie avant tout dans le domaine de la «vénalité» et de la «concupiscence». Quand il est dit dans Apocalypse 18, 3 que «les rois de la terre se sont prostitués avec elle», on peut le comprendre ainsi: à l'est de l'Empire romain, là où vivaient les communautés de Jean, Rome dominait par l'intermédiaire de rois à sa solde.

D'après Jean, ils trouvent tout à fait plaisant de jouir des richesses de Rome, mais ils paient cela «en pressurant leur pays. Les élites de ceux qui leur sont soumis et dépendent d'eux sont les complices de la métropole⁴». Par sa puissance culturelle et économique, l'Imperium Romanum a développé des structures de violence. D'après les derniers mots d'Apocalypse 18, 24, Babylone la prostituée dégoûte du «sang des martyrs et des saints» et, dans une perspective plus universelle, «de tous ceux qui furent immolés sur la terre». La ville a, par là, scellé elle-même son destin.

La Jérusalem céleste, qui apparaît en Apocalypse 21, 1 offre un contraste saisissant avec Babylone. «Alors j'ai vu un ciel nouveau et une terre nouvelle; [...] et la Ville sainte, la Jérusalem céleste, je l'ai vue qui descendait du ciel, d'auprès de Dieu, prête pour les noces, parée pour son époux» (Apocalypse 21, 1 et suiv.). Ces lignes nous montrent déjà que la nouvelle ville doit être vraiment comprise comme opposée à celle de Babylone: La prostituée (17,15) devient jeune mariée (21,2). Alors que «Babylone» appartenait au monde des hommes, la Nouvelle Jérusalem descend du ciel⁵ Le cri de jubilation en Apocalypse 21,3: «Voici la demeure de Dieu parmi les hommes, il demeurera avec eux» marque le sommet de cette opposition. Il est remarquable que la vénérable tradition de la «tente de la rencontre» dans laquelle le Dieu d'Israël habitait déjà avec son peuple au désert, soit reliée

⁴ Klaus Wengst, «Wie lange noch ?» Schreien nach Recht und Gerechtigkeit – eine Deutung der Apokalypse des Johannes, Stuttgart, 2010 p.164

⁵ La liste des parallèles antithétiques peut facilement s'allonger si on jette un coup d'œil au contexte littéraire: le voyant est ainsi conduit d'abord dans une région désertique (17,3), puis sur une haute montagne (21,10); comme à la ville précédente, des noms sont attribués à la nouvelle ville, cependant aucun nom «blasphématoire» cette fois, (Apocalypse 17, 3), mais ceux honorifiques des douze tribus d'Israël et des douze Apôtres.

expressément ici à une ville. En effet, rien n'est moins compréhensible que le fait que le lieu qui représente la plus grande proximité pensable de Dieu avec l'homme apparaisse à Jean sous la forme d'une ville, alors qu'il avait représenté «Babylone» comme la ville par excellence opposée à Dieu, et comparé la Jérusalem terrestre à «Sodome et l'Égypte». Ceci est d'autant moins compréhensible qu'il la décrit exclusivement comme une ville. En effet, Apocalypse 21 évoque tout d'abord «un ciel nouveau» et «une terre nouvelle», mais toutes les descriptions ultérieures de ce nouveau monde aux chapitres 21 et 22 ne concernent que la ville.

Tandis que dans Apocalypse 17 «Babylone» revêt un caractère unique grâce à la description détaillée de la figure métaphorique d'une femme, ce sont des explications de type architectural qui sont au premier plan de l'évocation de «Jérusalem la jeune mariée». Cependant, on peut y remarquer certains attributs qui appartenaient aussi à la prostituée: l'or, les pierres précieuses et les perles – mais cette richesse provenait d'un système injuste et violent. De plus, ces éléments précieux disparaissaient presque sous l'abondance de la pourpre, de l'écarlate et des gobelets d'or (Apocalypse 17,4). Là, ils sont maintenant présents en abondance: la ville entière resplendit comme une pierre précieuse d'une grande valeur (21,11). Elle est constituée d'or pur, tout comme ses rues (21, 18, 21), les portes de la ville sont des perles (21, 21). Ces matériaux précieux n'ont pas été acquis par la violence ou l'oppression, ils ne sont plus la propriété exclusive d'une mince couche de la haute société, comme dans le système romain de domination. Que la rue soit en or (21,21) semble vouloir dire que maintenant ces biens sont fondamentalement et au sens propre du terme, «accessibles à tous»⁶.

La description de l'architecture de la ville est remarquable par son caractère idéal: elle possède douze tours, orientées par groupes de trois vers les quatre points cardinaux et douze pierres d'angles, ce qui correspond à ses douze noms honorifiques. Le mur de la ville mesure cent quarante quatre coudes (21,17), et la ville elle-même, comme le dit le verset 16, a la forme d'un cube: «Sa longueur est égale à sa largeur et à sa hauteur: [...] douze mille stades.» On se doute bien que la conversion de cette

⁶ Klaus Wengst *Wie lange noch...* » voir note 4 p. 228.

mesure en chiffres d'aujourd'hui n'apporterait pas grand chose à la compréhension du texte. Un «coude» correspond peu ou prou à 40 cm, un «stade» à 192 mètres. «Ce mur de 72 mètres de haut serait certes d'une taille respectable, mais serait cependant bien petit par rapport aux 2,304 km de côté que représenterait cette ville cubique⁷.» Une interprétation plausible consisterait à reconnaître que ces mesures se rapportent toutes au chiffre 12, chiffre exprimant la perfection, et qui se déploie dans toutes les parties de la ville: 144 est douze au carré, le nombre 12000 est le résultat de 12 multiplié par 1000, 1000 étant le nombre correspondant à une très grande quantité.

La Jérusalem céleste est donc d'après l'Apocalypse le véritable lieu de «la présence totalement accomplie de Dieu», où règne non seulement la perfection mathématique, mais où la souffrance, les plaintes et la mort elle-même seront aussi vaincues, comme le dit Apocalypse 21,4.

4. Enfin habitable!

La ville comme lieu eschatologique de la rencontre entre Dieu et l'homme

Le tableau final de l'Apocalypse ne laisse aucun doute: son auteur ne voit se réaliser l'espérance de la présence immédiate de Dieu parmi les hommes nulle part ailleurs que dans une ville, à savoir la Jérusalem céleste. Cela est étonnant pour différentes raisons: à plusieurs endroits, la Jérusalem céleste est considérée avec une certaine distance. Les Épîtres en particulier font constamment remarquer que la culture urbaine de l'Empire Romain pose beaucoup de problèmes à ceux qui veulent mener une vie chrétienne et que l'on doit s'en tenir le plus éloigné possible. La tradition biblique enfin, dans laquelle les visions de l'Apocalypse puisent largement, propose de nombreux autres motifs pour décrire le Monde Nouveau instauré par Dieu, et avant tout celui du jardin, qui représente déjà en Genèse 2,2 le lieu de la rencontre directe

⁷ Ibidem p. 225.

entre Dieu et l'homme, et demeure à plusieurs égards le pendant positif de la ville, jugée négative⁸.

Que comme réaction à la destruction de Babylone dans l'Apocalypse de Jean on ait à nouveau la description d'une ville, ne va nullement de soi, comme j'y ai fait allusion précédemment. Cela souligne que le motif de la ville est pour Jean une apparition très profondément ambivalente. Celle-ci peut montrer les instincts humains les plus vils, mais peut aussi dévoiler les trésors les plus grands. Il est encore plus remarquable de constater que certains éléments de sa description correspondent à des motifs du premier récit de la Genèse. Quand il est dit dans Apocalypse 22,2 qu'«un arbre de vie y pousse», portant des fruits, «et les feuilles de cet arbre sont un remède pour les nations», on peut interpréter cela comme la fin de la malédiction qui, depuis Genèse 3, 24 avait tenu éloignés de l'arbre de vie non seulement Adam et Ève, mais aussi tous les autres hommes. Et là où les hommes, en construisant la tour et la ville de Babel (Genèse 11) n'avaient réussi à obtenir que trouble et dispersion, la ville de Dieu propose maintenant aux peuples un espace renouvelé pour leur avenir.

On ne doit pas non plus oublier que la ville porte le nom de Jérusalem, qui, dans la tradition biblique, unit la splendeur à la terreur⁹. Comme nous l'avons vu, ces ambivalences se reflètent dans l'Apocalypse, dans plusieurs allusions à la Jérusalem terrestre, mais ne trouvent plus d'éléments correspondants dans la nouvelle Jérusalem venue de Dieu.

La vision de la Jérusalem céleste montre aussi qu'il n'y a pas de retour possible au Paradis. L'arbre de la vie ne se trouve plus dans un jardin préparé par Dieu, mais dans une ville, c'est à dire une dimension imaginée d'abord par les hommes (voir Genèse 4,17). Le fait qu'il ne se trouve pas de jardin du Paradis à la fin de la Bible, mais, qu'au contraire, avec le phénomène «ville», c'est le produit hautement ambivalent d'une création humaine qui apparaît comme lieu du salut, donne à l'action humaine dans toutes ses

⁸ Caïn, le frère meurtrier, est présenté comme le fondateur de la première ville (Genèse 4,17); dans l'histoire de la «tour de Babel» aussi, il s'agit de la construction d'une ville (Genèse 11, 1- 9).

⁹ Sur la terre déjà, elle est la «ville de Dieu» (voir psaume 46, 5), mais elle est aussi une ville remplie de péchés et d'injustices, qui peut même devenir une «prostituée» (voir Isaïe 1,21).

limites, particulièrement dans les hauts et les bas de la réalité de la ville, une dignité théologique extraordinaire. La Jérusalem Céleste propose, à la fin du canon, une image conclusive qui a plusieurs dimensions. Elle souligne encore une fois que le motif de la ville est un élément profondément ancré et constamment prégnant de l'Apocalypse de Jean. Elle porte la métaphore de la ville, déjà visible dans la Lettre aux Hébreux, à son point d'incandescence. Comme texte final du canon de la Bible, elle représente finalement une clef de voûte imposante, qui conduit, par une modification remarquable, des thèmes «originels» de l'histoire biblique remontant aux débuts des Écritures jusqu'à leur accomplissement si longtemps attendu.

Ainsi, la «nouvelle» ville de Jérusalem n'est pas un corps tout à fait étranger venant de l'extérieur, mais l'image opposée en miroir de l'ancienne «Babylone», qui reprend en elle des éléments de l'ancienne ville, comme l'exemple de l'or nous le montre. Et quelles que soient les critiques exercées contre la ville, celle-ci reste de toute évidence pour Jean tellement fascinante, qu'il ne peut y renoncer pour décrire la vision pleine d'espérance qui conclut son récit. Cette nouvelle ville semble bien sûr particulièrement peu animée, on ne sait pas bien comment la vie doit s'y dérouler concrètement. Elle fait penser à un appartement avant qu'il ne soit habité pour la première fois: tout est neuf, rien n'a jamais servi. Les hommes qui emménageront dans cette ville nouvelle devront la remplir de vie.

Streszczenie

Panna młoda i prostytutka – miasto w Apokalipsie św. Jana

Chrześcijaństwo charakteryzuje się pewnym napięciem, które rzuca się w oczy. Jezus, pochodzący z małej osady Nazaret, unika miast Galilei. Przeciwnie, pierwsze wspólnoty chrześcijan powstają w miastach, jak to nam relacjonują *Dzieje Apostolskie*. Warto dlatego zastanowić się nad kontekstem socjokulturowym miast starożytych w Cesarstwie Rzymskim, aby zrozumieć lepiej „założycielski czas” chrześcijaństwa.

Niniejsze studium dotyczy pojęcia „miasta” w Nowym Testamencie, aby potem pochylić się nad obrazem miasta według *Księgi Apokalipsy*, gdzie nabiera ono większego znaczenia. Szczególne miejsce zajmują tutaj dwa kontrastujące ze sobą miasta: Babilon – Nierządnicą oraz Jeruzalem – Oblubienicą. To ostatnie jest eschatologicznym miejscem spotkania, a nawet zamieszkania Boga z człowiekiem.

Streszcz. Sławomir Pawłowski SAC

Słowa kluczowe: Apokalipsa, Babilon, Jerozolima, miasto.

Nota o Autorze: Christoph Schaefer jest doktorem teologii, współpracownikiem naukowym katedry Studiów Nowego Testamentu na Wydziale Teologii Katolickiej na Uniwersytecie w Tybindze.